

DUSTIN THAO

**VOUS ÊTES  
DANS LA  
BOÎTE VOCALE  
DE SAM**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brigitte Hébert



# CHAPITRE 1

Maintenant

*7 mars, 23 h 09*

*Pas la peine de venir me chercher. Je peux rentrer à pied.*

Je suis rentrée à pied, en pleine nuit. Huit kilomètres de la gare routière à la maison, en tirant ma valise archi-bourrée dont une roulette était cassée. Sam n'arrêtait pas d'appeler. Douze textos, sept appels, un message sur ma boîte vocale. J'ai tout ignoré et continué à marcher. Si seulement j'avais été moins fâchée. Si seulement j'avais décroché... tout aurait pu être différent.

Les premières lueurs du jour filtrent à travers le rideau. Roulée en boule sous ma couette, j'écoute une fois de plus le message de Sam.

«Julie? T'es là?» Des éclats de rire en arrière-plan, les craquements d'un feu de camp. «Je suis désolé! J'ai complètement oublié, mais je pars tout de suite, OK? Attends-moi là. J'en ai pour moins

d'une heure. Pardon, je m'en veux. Fais pas la tête, s'il te plaît. Tu me rappelles? »

Si seulement il était resté avec ses amis comme je le lui avais demandé. Si seulement il n'avait pas oublié notre rendez-vous. Si seulement il m'avait laissée boudier rien qu'une fois, au lieu de toujours vouloir tout arranger. Personne ne me reprocherait ce qui est arrivé. *Je* ne me le reprocherais pas.

J'écoute encore plusieurs fois avant d'effacer le message, puis je me lève, j'ouvre les tiroirs un à un pour y chercher ce qui appartenait à Sam ou ce qui me fait penser à lui. Les photos de nous deux, les cartes d'anniversaire, les vieux tickets de cinéma, les fleurs en papier, les cadeaux débiles comme le lézard en peluche qu'il avait gagné à la foire, les compilations de CD qu'il a faites pour moi (qui grave encore des CD de nos jours?). Je jette tout en vrac dans une boîte.

Ces petits souvenirs de lui sont chaque jour plus difficiles à contempler. On dit que tourner la page devient plus facile avec le temps, moi je peux à peine tenir une photo tellement mes mains tremblent. Mes pensées retournent à lui. Toujours à lui. *Sam, j'aimerais tellement te garder près de moi, j'ai l'impression que tu es toujours présent. Que tu vas arriver. Que je vais te revoir.*

Quand tout est rassemblé, j'inspecte longuement ma chambre. Je n'avais jamais réalisé à quel point Sam était présent ici. On dirait maintenant qu'elle

est désertée. Qu'il y a un trou d'air. Qu'il manque l'essentiel. Je m'oblige à ramasser la boîte et sors. C'est la première fois de la semaine que je parviens à m'extraire du lit avant midi. Je me souviens alors que j'ai oublié un truc. J'y retourne. Son blouson en jean dans la penderie. Celui avec un col en laine et des noms de groupes de musique, des drapeaux des pays qu'il a visités. Sam avait lui-même collé ces pièces au fer à repasser. J'ai ce blouson depuis si longtemps, je le porte si souvent que j'ai oublié que c'était le sien.

Je le décroche du cintre. L'étoffe est froide, humide presque, comme si elle avait conservé la pluie de notre dernière sortie. *Sam et moi courons dans les rues détrempées, des éclairs zèbrent le ciel. Il pleut à verse, nous rentrons du concert des Screaming Trees. Je tiens le blouson au-dessus de ma tête, Sam protège sa guitare dédicacée en la collant contre lui. On a attendu trois heures dehors avant que Mark Lanegan, le chanteur du groupe, ne sorte pour attraper son taxi.*

— *Je suis trop content qu'on l'ait attendu ! s'écrie Sam.*

— *Oui, mais on est trempés !*

— *C'est pas un petit crachin qui va gâcher notre soirée !*

— *T'appelles ça un petit crachin ?*

De tous les objets que je jette, c'est ce blouson qui me le rappelle le plus. Il le portait chaque jour. C'est peut-être dans ma tête, mais j'ai l'impression que son odeur l'imprègne encore. J'avais promis de

le lui rendre, mais je n'en ai jamais eu l'occasion. Je serre le blouson contre moi. Pendant un instant, j'envisage de le garder. Pourquoi se débarrasser de tout ? Je pourrais le cacher sous une pile au fond de la penderie. C'est du gâchis de jeter un vêtement en si bon état, peu importe à qui il appartenait. Quand j'aperçois mon reflet dans le miroir, je reviens à la réalité.

Moi, pas coiffée, l'air encore plus cachet d'aspirine que d'habitude, dans mon tee-shirt de la veille, en train de serrer le blouson de Sam comme si c'était lui. Gênée, je détourne les yeux. Le garder serait une erreur. Tout doit partir sinon je n'arriverai jamais à tourner la page. Je referme le placard et me dépêche de sortir avant de changer d'avis.

Ma mère est dans la cuisine, accoudée à la fenêtre. On est dimanche, elle n'est pas au boulot.

L'escalier craque sous mes pieds.

— C'est toi, Julie ? demande-t-elle sans se retourner.

— Oui.

Je compte sortir la boîte discrètement et je ne suis pas d'humeur ; je tente donc une diversion.

— Qu'est-ce que tu regardes, maman ?

— Dave. Il installe des caméras partout.

— Ah oui ?

— Je m'en doutais, murmure-t-elle.

Dave est notre voisin depuis six mois. Ma mère est persuadée qu'il a été envoyé ici pour nous

espionner. Elle est parano depuis qu'elle a reçu une lettre du gouvernement il y a plusieurs années, lettre qu'elle refuse de me montrer. «C'est mieux pour toi», répète-t-elle quand j'insiste. Je crois que c'est à cause d'un cours donné dans son ancienne université, on lui reproche d'avoir incité ses étudiants à la révolte. Ils ont organisé une descente dans le campus et saccagé les horloges pour montrer qu'il faut remettre en question le concept du temps. Ma mère se serait justifiée en disant qu'«ils n'avaient pas saisi les nuances de son propos», mais la direction l'a remerciée, au prétexte que son style d'enseignement était trop radical. Depuis, elle est convaincue que l'administration l'a dénoncée au gouvernement. «Comme Hemingway, que personne n'écoutait. Une histoire fascinante, tu devrais la lire, Julie.»

— Quelqu'un est entré dans son garage, c'est normal qu'il se protège.

— Depuis trois ans qu'on vit ici, je n'ai jamais entendu parler de vol. Même pas celui d'un nain de jardin.

— Maman! On n'a jamais eu de nain de jardin! (Dieu merci.) Et tu ne collectionnes pas les vieilles voitures de sport.

— Tu es de quel côté, toi?

— Du tien, évidemment. Et ton plan pour le faire tomber, c'est quoi?

Ma mère lâche le store en soupirant.

— J'ai compris... je deviens parano. Bref... je suis très contente que tu sois levée. J'allais partir, mais je peux te préparer un petit déjeuner si tu as faim. Des œufs ?

Elle allume la bouilloire, puis attrape une tasse pour le café.

— Non, c'est bon.

— Tu es sûre ? Je peux te faire autre chose, attends que je...

Elle semble plus agitée que d'habitude. Un tas de copies à corriger attend sur le comptoir. Ses étudiants viennent de finir leurs examens de mi-session. Ma mère a un poste temporaire au département de philosophie de l'université d'Ellensburg, l'une des rares à lui avoir proposé un entretien après l'incident des horloges. Un ancien collègue titulaire a inscrit son nom sur la liste. S'il y a un problème, l'un et l'autre perdront leur boulot.

— J'ai un truc de prévu.

Je lance de brefs coups d'œil à la pendule pour donner l'impression d'être pressée. Si je traîne trop, elle remarquera la boîte et me posera un tas de questions.

— Tu sors ? dit-elle en éteignant la bouilloire.

— Me promener, oui.

— Oh... D'accord. C'est bien.

Cela fait une semaine que ma mère m'apporte des plateaux-repas et monte plusieurs fois par jour

dans ma chambre vérifier dans quel état je suis. Ce n'est pas surprenant qu'elle s'étonne.

— Je vais voir une amie.

— Super. De l'air frais, un bon café, rien de meilleur pour regonfler tes batteries. Et c'est très bien d'aller voir tes amis. D'ailleurs, j'y pense: tu as rappelé M. Lee?

— Pas encore.

Je n'ai parlé à personne.

— Tu devrais passer à la librairie, il a essayé de te joindre plusieurs fois.

— Je sais.

— Tes profs aussi.

— T'inquiète pas, je les verrai tous demain, dis-je en attrapant mon sac.

— Tu retournes en classe?

— Oui. Si je rate encore une semaine, ils refuseront de me faire passer mon année.

Sans compter que je suis en retard dans tous les devoirs à rendre et qu'ils s'empilent encore et encore. Je dois me ressaisir. De toute façon, ai-je une autre option? Le monde continue de tourner, peu importe ce qui arrive.

— Les profs comprendront, Julie. Tu as encore besoin de temps. Je vais appeler ton école... Où est donc ce fichu portable? dit-elle en s'agitant à droite, à gauche.

Son téléphone est sur la table. Je m'interpose.

— Maman, je t'assure. Ça va aller.

— Mais, Julie, c'est...

— S'il te plaît.

— Tu es sûre ?

— Je te jure que oui. N'appelle pas.

Je ne veux surtout pas que ma mère s'inquiète pour moi, je peux gérer ça toute seule.

— Bon. Si tu le dis.

Maman ébauche un sourire, puis prend mon visage entre ses mains et caresse doucement mes joues. La lumière joue dans ses cheveux argentés. J'oublie souvent qu'elle était blonde.

— Il y a quoi dans cette boîte ? demande-t-elle après cet instant de tendresse.

— Rien de spécial. J'ai fait du rangement.

Elle soulève le blouson et regarde à l'intérieur. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre.

— Tu veux jeter tout ça ?

— C'est pas la fin du monde.

— Julie, tu n'es pas obligée, pourquoi ne pas entreposer les aff...

— Non. Je n'en veux plus.

Résignée, ma mère replie le blouson.

— C'est ton choix.

— J'y vais. À plus tard.

Je sors par le garage pour aller déposer la boîte près de notre boîte aux lettres et du conteneur de recyclage. Il atterrit sur le bitume avec un bruit sourd et cliquetant. Une manche du blouson pend comme le bras d'un fantôme. Je me mets en route, le

visage baigné de soleil pour la première fois depuis des jours.

Une bourrasque soulève des feuilles mortes sur mon passage. Prise d'un doute étrange, je m'arrête au coin de la rue. Si je me retourne, le verrai-je accroupi devant la boîte, tenant son blouson entre les mains ? J'imagine son expression, ce qu'il pourrait dire, tandis que je repars et traverse la rue sans un regard derrière moi.

Le fond de l'air est frais. Ellensburg, une ville où se mêlent maisons de brique et espaces verts, est située à l'est de la chaîne des Cascades. Le vent dévale des montagnes pour nous tomber dessus. Il ne s'y passe jamais rien. Mes parents ont emménagé ici il y a trois ans, quand ma mère a été affectée à l'Université Central Washington. À sa titularisation, nous sommes restées à deux. Papa est reparti à Seattle sans un regret, il a réintégré son ancien boulot. Je ne lui en veux pas d'avoir quitté cet endroit, sa place n'était pas ici. Je me dis parfois que la mienne ne l'est pas non plus. Ma mère considère Ellensburg comme une bourgade qui se cherche toujours à une époque où tout le monde veut vivre en ville. J'ai hâte de la quitter, mais je reconnais qu'elle ne manque pas de charme.

Les premiers signes du printemps se remarquent en centre-ville. Les parterres sont fleuris au pied des réverbères. C'est jour de marché, les parasols blancs s'alignent le long de la rue. Je passe sur l'autre

trottoir pour éviter la foule, priant pour ne pas croiser des connaissances. Ce coin d'Ellensburg est toujours agréable, surtout pendant les mois d'été. Mais me trouver ici me le rappelle. *Sam attend que j'aie fini mon boulot, on s'achète ensuite des falafels. On déambule dans les rues après une séance de ciné « Cinq dollars le dimanche ».* Mon cœur s'emballe, je sens sa présence, il m'attend là-bas, à l'angle de la rue. Je vérifie... Personne, juste une femme absorbée par son téléphone portable. Elle ne lève pas la tête quand je passe près d'elle.

J'ai rendez-vous dans un café avec Mika Obayashi, mon amie. Il y a beaucoup de cafés à Ellensburg, j'en ai choisi un à l'autre bout de la ville. Je ne suis pas d'humeur à rencontrer qui que ce soit d'autre. *Idem*, a-t-elle répondu. Je m'installe près de la fenêtre, à côté d'un couple âgé. Quand la serveuse arrive, je commande un café sans crème ni sucre. D'habitude, je bois du café au lait, mais je m'entraîne à le prendre noir. J'ai lu que le goût du café noir s'acquiert, comme celui du vin.

La clochette tinte, Mika entre en me cherchant des yeux. Elle porte une veste noire sur une robe gris foncé que je n'ai jamais vue. Elle a plutôt bonne mine, compte tenu des circonstances, je m'attendais à pire. Peut-être sort-elle d'une de leurs célébrations? Mika a parlé à l'enterrement, ma mère me l'a raconté. Sam et Mika étaient cousins. C'est par

lui que je l'ai rencontrée, il nous a présentées quand je suis arrivée à Ellensburg.

Elle sourit, s'assoit en face de moi, sort son portable, pose son sac sous la table. La serveuse revient avec une tasse et la cafetière, et lui verse son café.

— Avec du sucre et du lait, s'il vous plaît, demande Mika. Vous avez du lait de soja ?

— Non. Juste du lait.

Dès que la serveuse est repartie, Mika me saute dessus.

— Tu n'as jamais répondu à mes messages. Je n'étais même pas sûre que tu viendrais ce matin.

— Je n'ai répondu à personne, désolée.

Je n'ai pas vraiment d'excuse, sauf celle de laisser mon portable en mode silencieux. Cette semaine, il était éteint en permanence.

— J'ai vraiment cru que c'était une façon d'annuler sans oser le dire. Je déteste qu'on me pose un lapin.

— C'est pour ça que je suis venue tôt.

On échange un sourire en buvant une gorgée de café.

— Tu m'as manqué, murmure-t-elle.

J'aime être seule, je me le répète souvent, mais revoir un visage familier me réchauffe le cœur. Surtout si c'est Mika.

La serveuse revient avec un pichet de lait et du sucre. Mika déballe trois morceaux qu'elle plonge dans sa tasse.

- Du lait? me demande-t-elle.
- Non, merci.
- Tu ne bois que du lait de soja?
- J’essaie de m’habituer au café noir.
- Ça fait très Seattle!

Mika est interrompue par une vibration de son portable, elle y jette un coup d’œil, puis reprend :

- Tu as commandé un petit déjeuner?
- Je n’ai pas faim.

Mika repose le menu, croise les doigts. Je bois mon café. Les lumières orange et bleues du juke-box clignotent sans qu’aucune musique se fasse entendre. Nous restons silencieuses un moment, puis Mika pose enfin la question qui la taraude :

- Tu veux qu’on en parle?
- Pas vraiment.
- Ah bon? Pourtant, tu voulais qu’on se voie.
- J’avais envie de sortir de chez moi.
- C’est bien. Comment tu gères?
- Ça peut aller.

Mika me fixe pour que je continue, mais je préfère changer de sujet.

- Et toi? Comment tu vas?

Ses yeux s’échappent, elle réfléchit avant de répondre :

— Je ne sais pas. C’était dur, les cérémonies. Il n’y a pas de temple ici, alors on s’est débrouillés. Je ne savais même pas qu’il y avait autant de traditions.

— Je n’imagine même pas...

Contrairement à moi, Mika et Sam sont restés proches de leur culture d’origine. Mes parents sont d’Europe du Nord, mais je n’y pense jamais.

Mika s’absorbe un long moment dans son café, puis lâche soudain :

— On a organisé une veillée pour lui... le lendemain. Je suis restée toute la nuit avec lui. J’ai pu le voir une dernière fois.

Ma gorge se noue. Revoir Sam, rien qu’une fois, après qu’il... Stop. Je m’interdis de penser à ça. Je me concentre sur le goût de mon café pour chasser son image, mais elle s’accroche. J’aurais préféré que Mika n’en parle pas.

— Qui avait envie de le voir comme ça ? Personne, continue Mika sans me regarder. C’était dur, mais c’était la dernière fois que je pouvais. Alors je l’ai fait.

Je ne commente pas. Le café me pique la gorge.

— Il y avait plein de monde à son enterrement, on n’avait pas prévu assez de chaises. Même des gens du collège que je ne connaissais pas sont venus. Plein de fleurs aussi.

— C’est bien.

— On m’a demandé où tu étais. J’ai dit que tu ne te sentais pas bien, que tu irais le voir toute seule.

— Tu n’étais pas obligée.

— Je sais. Mais certains insistaient.

— Qui ?

— On s'en fiche.

La dernière gorgée de mon café est froide et encore plus amère.

— Tu es allée le voir? demande Mika.

— Non... Pas encore.

— Tu en as envie? On peut y aller maintenant si tu veux.

— Mika, je... je ne peux pas.

— Pourquoi?

— J'ai des trucs à faire.

— Quoi comme trucs?

Je n'ai rien à répondre. *D'ailleurs, pourquoi devrais-je m'expliquer?*

— Julie, je sais que c'est horrible pour toi. Et pour moi aussi. Mais tu ne pourras pas éviter ça éternellement. Tu devrais aller lui rendre hommage, surtout maintenant... S'il te plaît, pour Sam...

Sa voix déraile. Elle tente de ravalier le sanglot qui l'étrangle. La voir dans cet état me glace. Je n'en reviens pas qu'elle me fasse un coup pareil. Je dois me ressaisir, rassembler mes pensées.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas en parler.

— Merde, Julie, Sam aurait voulu que tu sois là. Ça fait déjà une semaine, tu n'es même pas venue au cimetière.

— OK, donc je suis devenue le sujet de conversation numéro un.

— On s'en fiche, Julie! explose Mika. Ce qui compte, c'est ce que Sam dirait.

— Sam est mort.

Ça nous calme toutes les deux. Ses yeux me sondent, à l'affût d'un quelconque signe de culpabilité ou de regret. Elle voudrait que je reprenne mes paroles, mais non, j'enfonçe le clou :

— Il est mort, Mika. Que j'aïlle le voir ou non n'y changera rien.

On se jauge du regard, puis Mika détourne les yeux. Son silence parle à sa place : elle est sidérée et déçue. À cet instant précis, je réalise que le silence est aussi tombé sur les tables qui nous entourent. La serveuse passe sans un mot. Quand le fond sonore reprend enfin, je tente de me justifier :

— Ce n'est pas ma faute, Mika. Je lui ai répété de ne pas venir me chercher, mais il ne m'a pas écoutée. J'ai insisté pour qu'il reste à sa soirée, alors j'aimerais que les autres arrêtent de vouloir mes excuses et qu'ils arrêtent de m'accuser de...

— Je ne t'accuse pas.

— Toi non, mais les autres, si.

— Non. Personne ne pense ça, Julie. Et je suis désolée de te le dire, il ne s'agit pas de toi, mais de Sam. De son enterrement. De la personne la plus proche de lui, qui le connaissait le mieux, qui n'était pas présente pour parler de lui ce jour-là. Sam méritait mieux et tu le sais. Voilà ce qu'attendaient les gens ; sauf que toi, tu n'étais pas là.

— Justement, je le connaissais mieux que n'importe qui. Je peux te dire qu'il ne croyait pas à tous

ces trucs de cérémonies ou de veillées, aux étudiants du collège qui viennent à son enterrement... C'est bon, quoi, Sam n'en a rien à foutre, il aurait même détesté. Je suis sûre qu'il est très content que je ne sois pas venue.

— Je sais que tu ne le penses pas.

Je n'avais surtout pas prévu de me disputer avec elle. C'est trop.

— Ne pense pas à ma place.

Je regrette d'avoir été blessante, c'est sorti trop vite, mais tant pis. L'arrivée de la serveuse fait diversion. Au lieu de passer commande, Mika se lève brusquement.

— J'y vais.

Elle rassemble ses affaires puis dépose trois pièces de monnaie sur la table.

— Oh, j'oubliais, s'exclame-t-elle soudain, j'ai tes devoirs. Et ton album de finissants. Ils les ont enfin distribués... Tiens.

— Super. Merci.

— À plus.

Je ne la salue pas, mais la regarde s'éloigner. La clochette tinte quand elle sort, je suis à nouveau seule. La serveuse me propose de me resservir du café, mais je refuse. Je ne supporte plus cette salle bruyante, confinée, cela me rend nerveuse. J'ai besoin d'air.

J'erre dans les rues, je ne sais pas quoi faire d'autre. Je m'empêche de penser à Mika ou à ce que

j'aurais dû dire, parce qu'il est trop tard. Je marche pour digérer le café. La fraîcheur matinale a disparu. Les vitrines brillent au soleil. Je passe devant les magasins sans entrer. Il y a le brocanteur. Nous y allions souvent pour nous amuser à décorer notre appartement imaginaire. Je m'arrête pour regarder les longues étagères débordantes de tableaux, de figurines, les tapis empilés sur le sol, les vieux meubles... Un nouveau souvenir surgit malgré moi.

*Sam m'offre un cadeau.*

— *Je t'ai acheté ça.*

— *Un cadeau ?*

— *Pour ton diplôme.*

— *Sam ! On n'a même pas enc...*

— *Ouvre !*

*Je déchire le papier d'emballage et découvre un serre-livres argenté en forme d'aile déployée.*

— *Ça marche par paire d'habitude, tu n'as pas l'autre ?*

— *Je n'avais pas assez d'argent pour les deux, mais je viens d'être payé, on peut y retourner.*

*Le deuxième serre-livres était vendu quand on est retournés à la brocante.*

— *Qui est le charlot capable d'acheter un seul serre-livres ? demande Sam à la vendeuse.*

— *Toi, je lui réponds.*

C'était devenu une blague entre nous. Mais cela n'a plus d'importance, j'ai jeté l'aile avec le reste.

Cette ville est pleine de souvenirs. Il y a le magasin de disques où je le retrouvais toujours en sortant